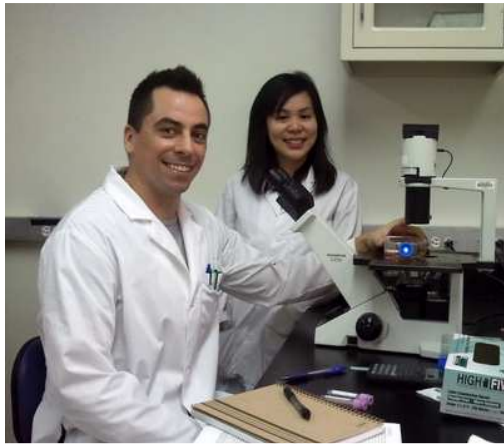


Guebwillerois d'Ailleurs (3) Samuel C. Wassmer, chercheur spécialisé dans le paludisme

À la chasse aux parasites

Le Guebwillerois Samuel C. Wassmer, 35 ans, partage sa vie entre New York, le Malawi et l'Inde. Il est responsable d'un projet de recherche visant à comprendre le mécanisme de développement du paludisme et à mettre au point de nouvelles thérapies.



Avec une étudiante dans son laboratoire de la New York University of Medicine.

Un jour à Blantyre, au Malawi, le lendemain à Rourkela, en Inde, et le reste du temps à New York, quand il n'est pas à Londres ou Sydney pour des colloques ou des conférences : oui, Samuel C. Wassmer passe du temps - beaucoup de temps - dans les avions.

Mais il est loin de s'en plaindre : « Je me voyais mal toute ma vie dans un laboratoire à faire de la recherche pure, explique-t-il. Pour moi, il est impossible d'exercer ce métier sans être sur le terrain. C'est malheureusement ce que font beaucoup de chercheurs. Je ne voulais pas être coupé de la réalité. »

« Dans l'hôpital où est installé notre laboratoire (au Malawi), les coupures de courant sont fréquentes »

Et la réalité du terrain, on se la prend en pleine figure quand on travaille six ans au Malawi, pays le plus endetté du monde, où l'espérance de vie ne dépasse pas 50 ans.

« Les conditions de travail sont absolument déplorables. Dans l'hôpital où est installé notre laboratoire, les coupures de courant sont fréquentes. Surtout le week-end. Et le groupe électrogène de secours se met rarement en marche. »

Et quand les chercheurs sont de retour le lundi matin, les échantillons et les cultures de la semaine dernière sont bons à mettre à la poubelle. Et encore, cet aspect-là de la vie au Malawi pourrait-il prêter à sourire. Mais il y a beaucoup moins amusant. « La pièce à côté de notre labo est celle où arrivent les enfants en pleine crise de neuropaludisme. Beaucoup décèdent. Leurs parents sont avec eux. Il y a beaucoup de cris et de pleurs et une atmosphère dramatique en permanence. »

« Une réaction de défense naturelle, je pense »

Et de rappeler qu'un enfant meurt du paludisme dans le monde toutes les « 20 à 30 secondes ».

« Notre travail consiste essentiellement à réaliser des autopsies pour étudier les causes de leur mort. Il vaut mieux être "blindé" pour faire face à ce genre de situation. On dit parfois que les gens qui travaillent dans ce type de contexte sont un peu cyniques. C'est une réaction de défense naturelle, je pense. »

Beaucoup d'Occidentaux ont du mal à s'adapter, pas le Guebwillerois. Avec un petit avantage, toutefois : « Entre l'âge de 2 et 12 ans, j'ai grandi entre le Rwanda et le Cameroun. »

À l'époque, son père, Patrick, lui aussi chercheur (il est maître de conférence en géographie physique, spécialisé en sédimentologie, à l'Université de Strasbourg et à la Sorbonne), travaille sur sa thèse. « Les conditions étaient rudes. Les premières années, nous n'avions ni eau courante, ni électricité. »

Et il y a cette interdiction de se baigner dans les lacs. « Quand j'étais gamin, je n'entendais que ce mot : "Bilharziose, bilharziose (autre maladie parasitaire potentiellement mortelle qui s'attrape dans l'eau)"... Avec le recul, je me dis que c'est là que j'ai commencé à m'intéresser à ce domaine. » D'Afrique, il ramènera également ce surnom : « Crocodile », le C. de Samuel C. Wassmer.

La suite de l'aventure est plus classique : retour à Guebwiller, collège Grunewald, lycée Kastler. « Une scolarité moyenne : 10 tout pile au bac. » Mais il sait où il veut aller. Licence de biologie à Strasbourg, option parasitologie, déjà. Maîtrise de « parasito » à Montpellier («La seule en France »), DEA et thèse de médecine tropicale à Marseille. C'est à cette période-là qu'il part pour le Malawi et travaille sur le paludisme pour la première fois. L'université de Liverpool est intéressée par ses travaux et lui demande de présenter un projet. C'est une réussite : il obtient un financement du très prestigieux organisme Wellcome Trust («Une grande fierté »).

« Ce n'est qu'une petite brique sur un édifice énorme, mais c'est déjà ça. »

C'est le début de sa carrière de chercheur. Avec des résultats à la clé. « Dans la problématique du paludisme, il y a le moustique, le parasite et l'hôte. Dans l'histoire de la recherche, on a d'abord essayé d'éradiquer les moustiques, puis le parasite avec des résultats divers. »

Il poursuit : « Je travaille sur l'hôte, donc l'homme. Seulement 1 % des personnes infectées par le "palu" va développer une forme morbide. On essaye de comprendre pourquoi. »

En 2004, le chercheur alsacien et son équipe sont les premiers à mettre en évidence le rôle des plaquettes sanguines dans les décès dus au parasite, en « bouchant » la circulation cérébrale.

« On ne nous a pas crus au début, mais les preuves étaient là. Ce n'est qu'une petite brique sur un édifice énorme, mais c'est déjà ça. »

La suite, se fera du côté des États-Unis. « Pour la suite de mes travaux, j'ai réussi à trouver un financement à hauteur de 4 millions de dollars du côté de la New York University School of Medicine (l'Université de médecine de New York). » Il y est assistant professor (maître de conférences).

En plus de New York et Blantyre, il dirige également un laboratoire à Rourkela dans l'Est de l'Inde. « Qui dit "palu" dit généralement Afrique, mais l'Asie du Sud-Est, et particulièrement l'Inde, est aussi beaucoup touchée. Dans ce pays, on compte 3 millions de cas par an et 32 % de mortalité chez les gens qui développent le "neuropalu". »

En tout, l'équipe compte une vingtaine de membres. « Je dois constamment faire le lien entre tout le temps. C'est une vie éprouvante mais excitante aussi. »

Malgré cet emploi du temps bien chargé, Samuel Wassmer trouve le temps de revenir, deux à trois par an, à Guebwiller où sa famille est toujours installée. Son grand-père Roland, décédé en 2002, responsable de la section locale de Terre des Hommes a d'ailleurs été une des « figures » de la ville.

Bien que résidant à Brooklyn, Samuel Wassmer n'a pas tiré un trait sur l'Alsace. Il envisage même d'y revenir vivre un jour. « Il y a beaucoup d'universités intéressantes dans le secteur : Strasbourg, Bâle... Pourquoi pas un jour ? »

Mathieu Pfeffer